

1. « PRENEZ... »

Les choses ont eu lieu avant que je n'en prenne tout à fait conscience, ce qui fait qu'elles ont eu lieu avant, mais également après les événements que je vais relater, de sorte qu'à l'heure où j'écris ces lignes, elles ont sans doute encore lieu. J'ai commencé à m'en rendre compte de manière fortuite lorsque, au cours d'une morne journée d'automne, dans un quartier de cette Lutèce pétrie par la saleté d'une modernité épuisante et épuisée, une coupure d'électricité rompit la connexion qui reliait mon terminal aux méandres de cette « gorge profonde » que représente la Toile, saturant par-là même le réseau de téléphonie mobile.

Au moment de cette panne, j'étais en train de travailler à une sorte de cantique romanesque, un chant de dévotion à la littérature que j'avais intitulé *L'Exviela*. J'en avais entrepris l'écriture au cours des années précédentes, lors d'un long séjour en « Usonia ». Ce roman m'obsédait au point que j'y consacrais la plupart de mon temps, de sorte que je n'accordais que peu d'intérêt à ce qui se passait ou pouvait se passer en « Hexagonie » en général, comme dans sa capitale en particulier, sortant peu de l'appartement que j'habitais alors. Mais devant ce *black-out* surprenant, je dus bien admettre qu'il n'y avait rien de mieux à faire pour moi que d'aller prendre l'air.

Si cette panne ne m'arrangeait d'aucune façon, elle ne m'était pas aussi insupportable que pour ceux que je croisais dans la cage d'escalier et au pied de l'immeuble, et qu'une telle paralysie désespérait. La plupart, visiblement anxieux, faisaient les quatre cents pas dans la rue en essayant de téléphoner. D'autres, apathiques et résignés, erraient d'un trottoir à l'autre ne sachant quoi faire. Pour ma part, je partis droit devant.

Sur le boulevard, les voitures coincées dans le trafic avançaient comme des chenilles processionnaires tandis que de nombreux passants, telles des abeilles égarées, tournaient nerveusement autour d'une bouche de métro dont les rames devaient être en rade. Il était encore tôt. Le ciel était gris et bas, reflétant à sa manière les ténèbres dans lesquelles nous nous enfoncions irrémédiablement. La pluie ne tarda d'ailleurs pas à tomber, recouvrant ce monde désespéré où tout me sembla encore plus désespérant : l'horizon bouché, les immeubles ternes et les visages hébétés de ceux qui cherchaient à joindre des correspondants sans y parvenir. Je marchais plus vite, et me réfugiai dans un bistro que quelques piliers de comptoir occupaient d'un air théâtral. Malgré l'absence d'électricité, il était encore possible de se siffler une « blonde » tout en feuilletant un de ces « canetons libérés » qui, pour le coup, me parut aussi insignifiant que ridicule, n'étant qu'une simple caisse de résonance de la réalité, savamment dopée d'*astroturfing* et de sensationnalisme.

Une demi-heure s'écoula durant laquelle la pluie redoubla d'intensité et le vieux mastroquet – tel un vaisseau fantôme au cœur de cet univers qui sombrait – accueillit de nouveaux naufragés. En dépit du réseau qui s'abîmait durablement dans la *darkness*, le bruit se répandit que la panne ne touchait pas seulement le quartier où nous nous trouvions, mais également plusieurs arrondissements de la capitale. J'abandonnai donc l'idée de continuer mon chemin pour trouver un endroit que la

panne n'aurait pas touché. Comme l'averse battait son plein, je m'installai à une table et sortis de ma veste cette « publication permanente » de la fin du Second Empire, que son énigmatique et non moins célèbre auteur qualifiait lui-même de « préface à un livre futur ». Cette publication n'avait cessé, depuis, d'être rééditée sous la forme d'un petit opuscule que je portais toujours sur moi. Mais sans lumière, hormis celle des quelques bougies que le tenancier avait allumées ici et là, il m'était impossible d'en lire aisément les propos que je cherchais à percer. Je finis par refermer l'ouvrage et le poussai sur le coin de la table, contemplant les bougies qui crépitaient.

Bien que l'après-midi s'achevât à peine, le bar débordait à présent de gens qui, pris au dépourvu de cette panne et d'une telle pluie, étaient venus se réfugier là afin de trouver un peu d'apaisement, fût-il lui-même liquide, à toutes ces perturbations. La plupart avaient mon âge quand d'autres étaient plus âgés même si certains étaient également encore jeunes. Pourtant, tous se ressemblaient : ils évoluaient comme cadres, vivant dans le même cadre, visant les mêmes buts, ayant le même profil, la même dégaine, les mêmes réflexes, les mêmes tacs, les mêmes tics, les mêmes tocs, les mêmes plaisirs dénués de cette absence même de désir, les mêmes téléphones, les mêmes amis, le même vocabulaire creux et ordinaire formant les mêmes discours, ordinaires et creux. Bref, c'étaient des hommes éternellement jeunes, éternellement dépourvus d'ardeur, interminablement conformistes. Jaugeant la situation qui était la nôtre – plus de courant, plus de réseau, plus de subterfuge – je commandai une autre « blonde » afin d'y noyer mes pensées hautaines.

« *Poésies... Poésies...* », répéta alors une femme, désignant d'un air entendu – avec cet accent tonique que je ne connaissais que trop bien – cet ouvrage de quelques dizaines de pages qui, entre mon verre à moitié vide et mon téléphone amorphe, me tenait tant à cœur. Je ne pensais pas l'avoir déjà rencontrée.

Pourtant, elle n'hésita pas à déclarer problématique que ce livre se nommât de la sorte bien que ce ne fût ni un recueil en vers, ni même un volume de poèmes en prose. D'ailleurs, elle ne voyait pas l'intérêt de lire de telles œuvres aussi ambiguës, sinon alambiquées, qui à l'heure de l'organisation algorithmique du monde lui paraissaient dépassées. La littérature en général lui paraissait ainsi problématique du fait que le langage des hommes était à l'origine des conflits et des malentendus qui les opposaient depuis toujours. Pour remédier à cet état, elle se demandait si le mieux n'était pas d'abandonner définitivement le langage complexe et équivoque que produisait toute cette littérature plus ou moins poétique, dont elle estimait préférable – à défaut de la supprimer – de s'en détourner.

Je fixai mon interlocutrice. Cherchait-elle à me provoquer pour ne pas devoir s'enliser dans cette ambiance sclérosante, ou parlait-elle sérieusement ? Les deux ! admit-elle en riant de bon cœur avant de s'inviter à ma table et de m'interpeller sur ce que je trouvais de si passionnant dans ces *Poésies* qui n'en étaient pas, comme dans toute cette littérature qui me tenait tant à cœur. Je risquai à avancer que ce qui rendait la littérature passionnante était précisément ce qu'elle-même venait d'en dénoncer, à savoir : le langage qui en tissait les œuvres, le langage qui en façonnait le motif, le langage par lequel l'écriture se manifestait, ce fameux langage dont l'objectif n'était pas tant, me semblait-il, de produire une forme qui correspondît à un genre déterminé que de parvenir à transmuter des mots physiques en chants magnétiques. Ce que ces célèbres *Poésies* qui lui paraissaient ne pas en être, incarnaient parfaitement. La femme sembla songeuse, esquissant une légère moue avant de prétendre que la transmutation des mots que j'évoquais – lorsqu'elle réussissait – ne permettait toutefois pas de générer autre chose que des œuvres qui n'avaient jamais rien changé au monde, et n'intéressaient personne, hormis quelques *aficio-*

nados. Elle prononça si particulièrement ce mot que je compris que, en plus de sa propre langue et de la mienne, elle parlait sans doute aussi celle du Quichotte.

Je ne répondis pas. Malgré la pénombre qui régnait dans le bar – le foulard dénoué, le blazer ouvert – sa peau m’apparut curieusement blanche, d’une blancheur presque nacrée. Ses yeux, légèrement plissés, étaient eux-mêmes d’une couleur singulière, à la fois chaude et froide – une sorte de gris ambré – qui scintillait. Par son charisme, ses gestes, le timbre mélodieux de sa voix, c’était une femme qui donnait également l’impression d’une grande énergie, naturelle et instinctive, d’une énergie pure. S’il était indéniable qu’elle possédait un charme puissant, sa présence dans un tel lieu paraissait néanmoins improbable, et j’en ressentis comme une espèce de vertige. Qu’en pensez-vous ? s’enquit-elle comme pour mieux me faire réagir. J’aurais bien voulu lui expliquer que la question n’était pas tant de savoir ce que cette transmutation du langage permettait d’obtenir ou pas, que ce que les œuvres qui en découlaient – en formant toute cette littérature immense – nous permettaient d’obtenir elles-mêmes une fois lues. D’où l’importance qu’il y avait à les lire, sinon à les relire sans cesse, à les ruminer au point d’imprégner chacune des parcelles de notre corps, chacune de nos cellules, de nos synapses...

Pourtant, je n’avais pas la force de le lui expliquer, ni même l’envie. Quelque chose que je ne pouvais définir, ni exprimer, m’en empêchait. Et comme tous ceux qui se retrouvaient ici à cause de cette étrange panne doublée de cette pluie torrentielle, je bus mon verre pendant que la femme, pensive, m’observait toujours d’un regard pénétrant.

Que pouvons-nous faire ? lâcha-t-elle finalement devant la situation dont elle affirma qu’elle était prévisible, avant de se taire soudain. Je ne voyais pas ce que nous pouvions faire d’autre qu’attendre une accalmie et un retour à la normale. Elle

esquissa un sourire forcé. Je préfère rentrer, même sous l'eau, que de continuer à attendre ainsi plus longtemps, déclara-t-elle presque agacée. Elle semblait lasse, bien que sa voix fût toujours douce et mélodieuse. Je la comprenais. Rien n'indiquait que la panne ne fût réparée au plus vite, ni que la pluie ne cessât bientôt. Aussi, je décidai moi-même de rentrer : une angoisse me contracta le cœur au point que je ressentis le besoin d'air frais. Et puis la nuit tombait.

Dans la rue, plusieurs sirènes retentirent dans un écho dilué. Les rares passants que nous croisâmes ressemblaient à des ombres. La femme paraissait inquiète, ce qui la rendait plus belle encore. Je remontai le col de ma veste. Elle proposa de m'abriter sous son parapluie et de faire un bout de chemin ensemble. Je ne savais pas si nous allions dans la même direction, mais quelque chose me poussait à la raccompagner. J'acceptai. Même sans nous connaître, elle se serra contre moi pour se protéger de la pluie avec cette familiarité particulière aux personnes liées de longue date, avançant côte à côte sous le parapluie que l'eau frappait. Nous traversâmes ainsi la rue étroite et sale avant de remonter le boulevard plus large où s'alignaient d'impérieux immeubles qui dataient de la fin du dix-neuvième siècle – siècle occulte s'il en fut, qui perdura durant un vingtième siècle absurde duquel découlait ce vingt-et-unième siècle disruptif que nous traversions hébétés.

Durant le trajet, je ne pus m'empêcher de repenser aux propos que la femme avait tenus, et qui m'interpellaient encore, me demandant qui elle était et ce qui l'avait poussé à m'aborder de la sorte. Elle me désigna finalement un immeuble dans lequel nous nous engouffrâmes. Elle n'était pas seulement inquiète, mais nerveuse. Je voulus la rassurer, affirmant que tout allait s'arranger, ce qui la fit rire comme si, m'intéressant à la littérature, je lui paraissais crédule, sinon à côté de cette fameuse plaque qu'on nommait communément la « réalité ». Je me de-

mandais d'ailleurs comment il était possible que cette panne ne fût pas déjà réparée. Vous savez bien pourquoi, rétorqua-t-elle de manière extravagante, sous-entendant que je devais bien être au courant. Je n'en avais pourtant pas la moindre idée. Aussi, j'avais l'impression qu'elle se fichait de moi et qu'il était inutile de continuer à discuter : elle délirait quelque peu sur les bords, et j'en avais déjà assez comme ça avec l'hystérie ambiante de cette ville. Je sentais pourtant que quelque chose m'échappait même si je n'aurais su dire quoi. En y songeant, il me vint la sensation bizarre que cette chose qui était en train d'advenir, et qu'il m'était impossible d'imaginer ou de nommer pour l'instant, n'avait sans doute ni forme ni consistance parce que, malgré nous, elle s'était précisément formée et constituée en nous-mêmes.

Alors que j'avais du mal à discerner le visage de la femme dans l'obscurité, je me demandai, cette fois, comment il était possible qu'elle existât – je veux dire en tant que ce qu'elle paraissait être. Or, elle me tendit soudain son parapluie avant de pousser d'un geste rapide la porte du hall intérieur où elle disparut, sans même me dire comment je le lui rendrais. Je me précipitai à sa suite pour qu'elle me donnât au moins son nom, mais elle s'était dérobée par une porte de couloir derrière laquelle je découvris que ce n'était pas seulement une cage d'escalier sombre, mais un véritable trou noir. Je tendis l'oreille, et hélai à nouveau la femme : je n'entendis rien que la résonance sourde de l'écho qui me revint. Je retournai dans le hall d'entrée de l'immeuble où, à la lumière de mon téléphone, je passai en revue les noms sur les boîtes aux lettres. Aucun ne m'était connu ni ne me disait rien. J'eus même l'impression qu'ils se confondaient dans mon esprit à la manière de patronymes aussi abscons qu'imprononçables comme s'il s'agissait de noms écrits dans une langue qui m'était inconnue, peut-être même de noms complètement imaginaires.

Sans doute, ce fut là le point de départ de tout ce qui allait suivre. Mais pour mieux appréhender moi-même les événements qui s'enchaînèrent, il me faut recommencer le début de ce récit. Il me faut le recommencer pour raconter comment, au printemps de cette même année où je revins d'un autre séjour en Usonia, c'est-à-dire quelques années déjà depuis la mort de mon père et le déclenchement de cette Grande Récession qui devait nous emporter dans sa déferlante et bouleverser irrémédiablement la face du monde tel que nous l'avions connu, j'avais atteint un tournant de mon existence où j'avais compris et tiré un certain nombre d'enseignements existentiels pour n'avoir plus beaucoup d'illusions.

La mort de mon père – au demeurant fort âgé – fut alors pour moi l'occasion, sinon le prétexte, de quitter l'emploi de seconde zone que j'occupais pour m'envoler de l'autre côté de l'Atlantique, vers cet « Archipel de la Fiction » auquel mon père était lui-même fort attaché. J'avais l'intention d'aller m'y réfugier pour écrire comme je le souhaitais, pour écrire vraiment, écrire tout le temps. J'avais commencé à travailler jeune, avant de poursuivre sur le tard des études comme sorboniste, études qui s'achevèrent avec l'obtention d'un doctorat à cet âge christique que d'aucuns considéraient être l'année du bonheur dans notre vie d'adulte, ce qui ne fut pas mon cas : à la suite de ce diplôme, je ne trouvai que des emplois sous-payés, sans avenir ni aucun intérêt. Et quoi que je pusse mettre comme ardeur, énergie ou volonté pour obtenir d'autres postes ou mener à bien des projets que je visais, il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas, et qui me renvoyait sans cesse au milieu, aux origines et aux relations qu'il m'aurait fallu avoir, ou bien que l'on attendait que j'eusse, et dont l'absence, ainsi que le peu d'entrain que je mettais pour chercher à en obtenir, me faisait immanquablement défaut.

Ce sont dans ces conditions peu favorables que mon couple

se dégrada lui-même. Je finis ainsi par me séparer de la seule relation amoureuse stable que j'avais connue jusque-là, et qui, pendant quelques années, m'avait fait stopper les sempiternelles liaisons frivoles ou sans lendemain dont j'avais pris le goût autant que l'habitude. Peu de temps après cette séparation, et alors que professionnellement je croupissais à rédiger des comptes rendus au kilomètre de réunionites entre utilisateurs et experts de services dans le domaine des échanges de données informatisés, le pays traversa une période de forte hystérie sociale. En effet, l'arrivée au pouvoir d'un président de la République au caractère aussi clivant qu'impulsif, et sa célèbre réplique du « casse-toi, pauvre con » à l'adresse d'un individu hostile à sa personne, devaient sonner le glas durable, sinon définitif, de ce que pouvait encore incarner cette nation comme grandeur d'esprit, et révélaient le symptôme profond d'abjection, d'hostilité et de médiocrité qu'engendrait de plus en plus la société. C'est dans ce contexte que mon père vint à disparaître, et que tout – ou presque – changea dans ma vie.

Même si nous nous connûmes seulement à partir de mon adolescence, j'avais beaucoup d'affection pour lui, et je peux dire que ce fut réciproque. Au-delà de ce qui l'avait amené à quitter ma mère dans des circonstances aussi complexes qu'obscurées, et donc à ne pas m'élever, j'avais une grande estime pour son parcours hors du commun, pour sa détermination instinctive et positive, pour son intelligence tant intellectuelle que pratique, et évidemment pour son esprit libre, lumineux et réfléchi. Mes relations avec lui avaient toujours été sur un pied d'égalité et de respect même si nous n'étions pas forcément d'accord sur tout et que sa vision des choses pouvait diverger de la mienne : notre différence d'âge – cinquante-sept ans – ne nous donnait pas à appréhender le monde de la même manière.

Cependant, et c'est ce qui me touche encore aujourd'hui lorsque j'y pense, il estimait que j'avais raison même si j'avais

tort ou me trompais, simplement parce qu'il se mettait à ma place, faisant preuve d'une compréhension à mon égard et d'une empathie pour ce que je ressentais, que je ne m'expliquais guère alors. Il suggérait ainsi avec clairvoyance que lorsque nous n'étions pas d'accord sur tel point, à tel sujet, ou concernant telle situation, c'était parce que nous l'examinions depuis un angle différent. Pour lui, mon avis valait autant le sien que le sien le mien, dans le sens où ceux-ci – pourtant opposés – représentaient chacun une partie déterminant un ensemble que constituaient ces mêmes parties, aussi dissemblables et hétérogènes pouvaient-elles être une fois juxtaposées. À ses yeux, chaque avis avait donc le mérite d'exister. Aussi, le problème n'était pas tant la différence des points de vue que leur rapprochement et leur intégration, un peu comme les pièces d'un puzzle qui – si différentes fussent-elles – dévoilaient toujours une seule et même image. Pour mon père, nos avis respectifs ne devaient donc jamais alimenter la réfutation, l'objection et l'opposition, mais l'échange, l'observation et l'union, c'est-à-dire l'entendement, ou pour le dire encore autrement, la « synergie ».

Toutefois, n'ayant jamais vécu ensemble, menant chacun une vie propre assez réservée, voire dans son cas, plutôt secrète, ne nous connaissant l'un l'autre que peu, je dois avouer que lorsque nous avons la possibilité de nous voir, de nous parler, de partager des moments, j'avais toujours l'étrange sensation d'avoir affaire à un parfait inconnu avec qui il me fallait alors, à nouveau, faire connaissance.

À sa mort, qui me fut annoncée par « l'homme de confiance » qui s'occupait de ses affaires, je n'en savais pas davantage sur mon père, ni plus – pour ainsi dire – sur moi-même. Je ne savais toujours rien concernant ces années de mon enfance et de ma jeunesse où nous avons vécu séparément sans qu'il ne s'en expliquât jamais. En effet, je n'appris son existence comme

ce qu'il en était de la situation – à savoir : qu'il était mon père et non cet « ami » de la famille qui m'apparaissait de temps à autre – que l'année de mes dix-sept ans. Quant au notaire qui régla sa succession en Hexagonie comme Outre-Manche, sur cette terre « d'Albion » dont mon père était originaire, il me signifia juste que je faisais partie des bénéficiaires. À ce titre, il me remit un petit paquet dûment scellé contenant une épaisse liasse de « billets verts » dont je remarquai que leurs numéros se suivaient, ainsi qu'une carte de visite sur laquelle figuraient un nom et une adresse située dans ce fameux Archipel de la Fiction, ce qui m'entraîna à y partir et y demeurer un certain temps.

Ce séjour, qui était devenu le sujet et la matière de l'espèce de roman auquel je travaillais, avait été pour moi autant un voyage initiatique qu'une expérience révélatrice. Toutefois, il n'avait répondu qu'en partie aux questions que je me posais sur mon père, lesquelles prirent d'ailleurs – grâce à de nouveaux séjours – une dimension différente, suscitant chez moi d'autres questionnements sur ce que j'avais pu apprendre, comprendre et entendre à son sujet, ainsi que sur son passé dont je ne connaissais que ce qu'il avait bien voulu m'en raconter, et dont j'étais loin d'en mesurer les tenants et les aboutissants, ni d'imaginer qu'il me concernerait au point que j'en deviendrais même, un jour, partie prenante.

Ce jour semblait être arrivé.